



Jean-Philippe Chabot jongle avec les codes de la littérature du terroir *Page F 3*



Alexa Conradi explore les angles morts de nos débats sociaux *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 OCTOBRE 2017



TIFFET

ENTREVUE

Emmanuel Macron, l'homme qui s'est inventé un destin

Le romancier Philippe Besson raconte la singulière conquête de l'Élysée par l'ex-banquier à l'âge de 38 ans

DANIELLE LAURIN
à Paris

La cote de popularité d'Emmanuel Macron auprès des Français ne cesse de chuter : 34% d'opinions favorables, contre 66% lors de son accession à l'Élysée en mai dernier, selon un sondage Ipsos dont les résultats ont été dévoilés mercredi en France. « Ça aurait été pareil pour n'importe quel président », estime Philippe Besson, auteur d'*Un personnage de roman*, portrait intime et empathique du jeune chef d'État dont il est un ami. Après une sortie remarquée en France, début septembre, le bouquin a été lancé cette semaine au Québec.

« Nous, Français, on est extraordinairement paradoxaux, poursuit l'écrivain français rencontré à Paris il y a quelques jours. On commence par élire un homme pour cinq ans et, au bout de quatre ou cinq mois, on commence à dire qu'il n'a pas fait le job. »

Parmi les reproches adressés à celui qui s'est présenté à l'élection présidentielle comme n'étant ni de gauche ni de droite et que certains surnommaient aujourd'hui « le président des riches » : sa réforme du travail et la suppression de l'impôt sur la fortune (ISF). « En France, on appelle de nos vœux les réformes, et quand elles arrivent, on se dit : c'est

mieux si c'est pour les autres », commente, sourire en coin, Philippe Besson.

Encore là, ça fait partie du paradoxe français, selon lui. « Quand on comprend que les réformes vont supposer pour chacun d'entre nous des sacrifices, des changements dans notre quotidien, tout d'un coup elles nous paraissent moins urgentes. »

Ca explique à ses yeux l'inertie de la France depuis 30 ans. « Nous ne réformons pas parce que les présidents finissent par abdiquer les uns derrière les autres. À force de ne pas vouloir déplaire, on ne fait rien. »

Mais Philippe Besson, qui dit avoir toujours eu des accointances avec la gauche, affirme que la différence avec Emmanuel Macron, c'est qu'il ne va pas céder. « Je le vois mal reculer. Et j'ajouterais que plus il y aura d'opposition, plus il voudra faire ses réformes. Ça renforce sa détermination. »

Les coulisses du pouvoir

Un homme à la détermination sans faille : c'est ainsi qu'il décrit Emmanuel Macron dans *Un personnage de roman*. Il l'a suivi pendant neuf mois en coulisses, à partir de sa démission comme ministre de l'Économie en août 2016 jusqu'à son élection. Il ne cache pas son admiration et sa fascination pour celui qu'il conti-

nue de fréquenter.

« À partir du moment où il décide qu'il va être candidat, il est convaincu qu'il va être élu, précise Philippe Besson. Il y a une bascule qui se fait extrêmement vite : il crée son parti politique, il se lance dans l'aventure avec une résolution et une énergie folles. »

Pas du genre à être en proie au doute, le candidat d'En marche!, insiste l'écrivain. « Dès le moment où il se lance dans la campagne, il y va pour gagner, convaincu que son positionnement correspond à l'attente des Français, qui veulent se débarrasser de la vieille caste politique, du tic-tac de la droite et de la gauche. Maintenant qu'on connaît l'histoire, on sait qu'il a eu raison. »

Selon Philippe Besson, Emmanuel Macron n'avait pas imaginé autre chose que la victoire : « Il n'y avait pas de plan B. » Pour autant, cette victoire était hautement improbable, convient l'auteur.

Lui-même en doutait lorsqu'il s'est engagé dans l'écriture d'*Un personnage de roman*, qui se lit comme un journal de bord décrivant au jour le jour la conquête de l'Élysée par l'ex-banquier alors âgé de 38 ans.

« Il a défié les lois de la probabilité », dit Philippe Besson. Depuis le début de la V^e République, tous ceux qui ont été élus l'ont été parce qu'ils appartenaient à l'un des deux grands partis : soit

au parti conservateur, quel que soit le nom qu'il ait eu, soit au Parti socialiste. Et il n'avait que deux ans d'expérience politique, ce qui est bien peu comparativement à ses prédécesseurs. En plus, si jeune, à 38 ans. Sans oublier qu'il a lancé sa campagne électorale avec zéro euro, contrairement aux candidats des grands partis. »

Une fiction rattrapée par l'histoire

Pour cet auteur de 18 romans intimistes, pas du tout politiques, il s'agit d'un cas où l'histoire en train de s'écrire est plus forte que la fiction. Un moment où le réel a plus de talent que la fiction.

« On se serait vus il y a un an, lance-t-il, je vous aurais dit que j'ai écrit un récit de politique-fiction racontant comment allait se passer la campagne électorale et que ça se terminerait par Macron à la présidence, vous auriez éclaté de rire ! »

Une anomalie, Emmanuel Macron, un personnage romanesque qui s'est inventé un destin, tel qu'il apparaît dans l'ouvrage de l'écrivain. Un ouvrage pas du tout objectif, il en convient. « Je ne suis pas journaliste. Je revendique ma subjectivité d'écrivain, mes émotions, ma fascination, et parfois aussi ma lassitude, mon exaspération. » Comme il le mentionne dans *Un personnage de roman*, il

VOIR PAGE F 2 : MACRON

ENTREVUE

Les chroniques groenlandaises de Niviaq Korneliusen

Homo Sapienne raconte cette jeunesse nordique cherchant à être ce que l'on n'attend pas d'elle

FABIEN DEGLISE

« L'île est en panne d'oxygène. L'île est infectée. L'île est moisie. L'île m'a enlevé mon amour. L'île est groenlandaise. C'est la faute des Groenlandais. » Depuis le Danemark, Inuk écrit à Fia pour lui dire qu'il ne veut pas revenir au pays, qu'il a honte d'être Groenlandais et qu'il veut faire sa vie ailleurs. Le jeune homme a fui, laissant derrière lui ses amis, sa famille, les souvenirs d'une enfance passée avec Fia et une controverse impliquant un membre du Parlement avec qui il a eu, comprend-on, une relation homosexuelle. Relation que le politicien, dans ce pays de 56 000 habitants — autant dire un village —, nie en bloc, avec la complicité de la presse locale.

Le Groenland, terre de neige, de glace, de chasse au phoque, d'igloos et de traîneaux à chiens ? Les images d'Épinal ne résistent pas très longtemps à la réalité sociale, politique et surtout urbaine que dépeint la jeune romancière Niviaq Korneliusen dans *Homo Sapienne* (La Peuplade). Phénomène littéraire au Groenland, puis en Scandinavie dans les dernières années, l'œuvre, écrite en groenlandais, puis réécrite en danois par la romancière de 27 ans, se dévoile pour la première fois aux lecteurs francophones dans une traduction réalisée au Québec. Elle révèle aussi toute la modernité d'une société méconnue où la jeunesse se questionne sur son identité collective et individuelle dans un environnement marqué par la complexe montée d'un nationalisme et d'un mouvement indépendantiste qui appelle à rompre totalement avec le Royaume du Danemark.

« C'est un sujet très délicat, lance à l'autre bout du Skype la romancière jointe à Nuuk,

capitale du Groenland, par *Le Devoir* cette semaine. *Les Groenlandais de souche estiment qu'il faut renouer avec la culture ancestrale inuite, celle des tatouages sur le visage, celle de la chasse, de la pêche. Or, beaucoup de personnes, et surtout les jeunes, n'arrivent pas à s'identifier à cette conception monolithique de la culture groenlandaise parce qu'ils sont autant Groenlandais que Danois, parce qu'ils ne parlent plus le groenlandais [une langue inuite], parce qu'ils sont influencés par d'autres cultures, parce qu'ils veulent s'ouvrir au reste du monde plutôt que se replier sur eux. Nous n'arrivons pas à choisir ce que nous voulons être et l'on finit par se sentir étranger sur le territoire du Groenland, tout comme sur le territoire danois. »*

Beuveries et gueules de bois

Dualité de l'être en terrain culturellement métissé, en tension dans ses propres contradictions : voilà ce qui rassemble les cinq personnages mis au monde par Niviaq Korneliusen. Fia, Inuk, Arnaq, Iviq et Sara embrassent la modernité autant en caressant les écrans tactiles de leurs téléphones pour communiquer que leurs corps pour se découvrir loin des formalismes sociaux et sexuels des générations qui les ont précédés. Ils se définissent autant dans la beuverie et les gueules de bois qui s'en suivent que dans le rock-pop de Joan Jett and the Blackhearts, des Foo Fighters ou de Rihanna et P!nk, qui leur ouvre les portes du monde et nourrit un regard critique cru sur ce Groenland qui, estiment-ils en chœur, cherche à les emprisonner.

« C'est la voix de cette jeunesse,

VOIR PAGE F 2 : SAPIENNE



JØRGEN CHEMNITZ

« C'est la voix de cette jeunesse, de ma génération, que je voulais faire entendre », souligne la romancière Niviaq Korneliusen.

LIVRES

POLAR

Viols, meurtres et ministre de la Justice véreux

L'analyste politique Daniel Lessard signe un thriller politique un peu brouillon

MICHEL BÉLAIR

L'affaire Weinstein continue à faire couler beaucoup d'encre, en rappelant une nouvelle fois que l'histoire du monde s'est écrite sur d'innombrables variations de cette utilisation d'une position dominante — que l'on soit un «mogul» du cinéma ou un quelconque petit chef — pour satisfaire des pulsions dégradantes. Le pouvoir corrompt encore plus... les corrompus: tout le monde le sait.

Daniel Lessard, l'ancien journaliste de Radio-Canada devenu auteur de romans noirs, s'inspire de ce constat dans *La louve aux abois*, histoire tordue qu'il publie ces jours-ci. Le roman met en scène un homme politique canadien, fictif bien sûr, particulièrement répugnant.

Lessard, fin observateur de la scène politique à Ottawa, connaît bien les rouages du Parlement tout comme la mécanique de la nouvelle et de son traitement qui sonne tout à fait «vrai» dans son roman, malgré des coins tournés un peu rond.

C'est ailleurs que le bât blesse. Lorsque l'intrigue s'installe et fait apparaître la plus improbable des policières qu'on ait vues depuis longtemps. Elle se nomme Sophie Comtois, sergente-détective de la MRC des Collines, en Outaouais. Elle enquête sur une série de meurtres commis par le même tueur en série; son ADN est retrouvé dans le corps des trois femmes qu'il a violées avant de les assassiner. Son enquête piétine, même si elle

utilise son contact à Radio-Canada — la journaliste Marie-Lune Beaupré, rencontrée dans *Pénil sur le fleuve*, le précédent roman de Lessard — pour provoquer des réactions. Ce n'est en fait que lorsque la rumeur commence à désigner Maxime Forest, un politicien véreux — le ministre fédéral de la Justice! — comme coupable potentiel que tout se met à dérapier.

Exclue de l'enquête, laquelle est confiée à la Sûreté du Québec, Sophie Comtois continue néanmoins à couler l'information à sa copine journaliste et à fouiller, illégalement, dans la vie et même dans la maison du ministre. Or la façon contestataire hurlaient des slogans tels que: «Pas de négros dans notre école!»; «Gardez nos écoles blanches!»; «L'intégration est un péché mortel!».

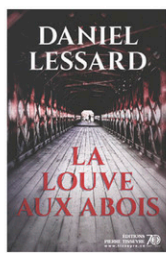
On apprendra par ailleurs qu'elle restera longtemps la seule élève dans la classe de madame Barbara Henry, tout comme lors des récréations où elle ne pourra se mêler aux Blancs. Cohen-Janca met en lumière avec beaucoup de sensibilité cette première année d'école en adoptant le regard d'une petite fille qui découvre tranquillement avec peine et douleur que la couleur de sa peau est la source de toute cette agitation. L'angle permet de sentir l'émotion, le regard des autres, de prendre conscience de l'intérieur de la portée de cette violence.

Ce récit est par ailleurs introduit par une écolière qui, au cœur de sa classe, s'approprie à se faire raconter l'histoire de Ruby par la maîtresse. Une fa-

LA LOUVE AUX ABOIS

★1/2

Daniel Lessard
Éditions Pierre Tisseyre
Montréal, 2017, 270 pages



JEUNESSE

« Pas de négros dans notre école »

Ruby tête haute illustre cette ségrégation raciale dont l'Amérique peine toujours à s'affranchir

MARIE FRADETTE

Louisiane, 1960. Ruby Bridges, six ans, coule des jours tranquilles lorsqu'on lui propose d'aller étudier dans une école de Blancs située tout près de chez elle. Une avancée sans précédent dans la lutte contre la ségrégation raciale. Sans trop comprendre tout ce qui se trame autour d'elle, sans saisir la portée de cette action, elle est conduite à l'école William Frantz escortée par des *marshals* — la police locale ayant refusé de la protéger — qui servent d'écran aux regards obliques, aux huées de la foule blanche qui n'accepte pas cette mixité.

« Une grosse femme avec de grandes boucles d'oreilles portait un petit cercueil avec un baigneur noir dedans. Et cela m'a fait plus peur que tout le reste », raconte-t-elle dans *Ruby tête haute*, album signé Irène Cohen-Janca et Marc Daniau. Les contestataires hurlaient des slogans tels que: «Pas de négros dans notre école!»; «Gardez nos écoles blanches!»; «L'intégration est un péché mortel!».

On apprendra par ailleurs qu'elle restera longtemps la seule élève dans la classe de madame Barbara Henry, tout comme lors des récréations où elle ne pourra se mêler aux Blancs. Cohen-Janca met en lumière avec beaucoup de sensibilité cette première année d'école en adoptant le regard d'une petite fille qui découvre tranquillement avec peine et douleur que la couleur de sa peau est la source de toute cette agitation. L'angle permet de sentir l'émotion, le regard des autres, de prendre conscience de l'intérieur de la portée de cette violence.

Ce récit est par ailleurs introduit par une écolière qui, au cœur de sa classe, s'approprie à se faire raconter l'histoire de Ruby par la maîtresse. Une fa-



Respectant le style hyperréaliste de Norman Rockwell, l'illustrateur Marc Daniau joue de contrastes profonds entre les couleurs, explore les perspectives qui ajoutent à l'évocation.

çon de faire qui double l'effet d'identification chez le lecteur et permet de prendre la mesure au présent de ce passé difficile.

Dénoncer par l'image

C'est en voyant pour la première fois le tableau de Norman Rockwell *The Problem We All Live With*, peint en 1963, que Cohen-Janca a eu l'idée d'écrire cette histoire. Le peintre, lui-même inspiré de la jeune Ruby, cherchait alors avec cette œuvre à dénoncer le racisme et les nombreux préjugés encore omniprésents à l'époque, malgré la loi adoptée par la Cour suprême en 1954 qui devait mettre fin à la ségrégation dans les écoles publiques.

Près de soixante ans plus tard, Marc Daniau s'inspire de



ÉDITIONS DES ÉLÉPHANTS

la fameuse toile pour illustrer le texte de Cohen-Janca. Respectant le style hyperréaliste de Rockwell, Daniau joue de contrastes profonds entre les couleurs, explore les perspectives qui ajoutent à l'évocation. Il faut voir par exemple, en plongée, la petite Ruby tapie derrière une porte, impuissante devant cette nouvelle, mise à l'écart de cette décision qui changera pour le mieux — elle le saura plus tard — sa condition et celle de toute la communauté noire. L'égalité espérée prend tout son sens dans le tableau final, lequel met en scène Ruby marchant côte à côte, et droit devant, avec une Blanche, tout identique à elle dans le mouvement et dans l'espace.

Si l'écriture de l'auteure en-

gagée exprime avec délicatesse et force la difficile réalité qu'a été cette transition nécessaire et que les peintures de Daniau sont toutes aussi porteuses du climat haineux, cet album qui s'offre en devoir de mémoire est d'autant plus pertinent dans une actualité malheureusement encore sillonnée de groupuscules racistes qui se font entendre et voir, même dans le silence.

Collaboratrice
Le Devoir

RUBY TÊTE HAUTE

★★★★

Irène Cohen-Janca
et Marc Daniau
Éditions des Éléphants
Paris, 2017, 32 pages

SAPIENNE

SUIITE DE LA PAGE F 1

de ma génération, que je voulais faire entendre, et avec force, pour être sûr qu'elle soit entendue», dit la romancière qui a réussi son pari. Avec 3000 exemplaires vendus à ce jour au Groenland, *Homo Sapienne* est plus qu'un best-seller dans ce pays, trois fois moins peuplé que le quartier Rosemont-La Petite-Patrie de Montréal, où la vente de 300 exemplaires suffit généralement pour revendiquer ce titre. Elle fait aussi de la jeune romancière une des rares auteures de ce coin du globe à voir ses mots aller au-delà de la baie de Baffin, des détroits de Davis, du Danemark et de la mer du Labrador, et ce, plus d'un siècle après Mathias Storch, prêtre danois et premier écrivain groenlandais mondialisé.

Nommer le monde

«On est Groenlandais quand on est alcoolique, on est Groenlandais quand on bat son conjoint [...] quand on maltraite des enfants [...] quand on a pitié de soi-même [...] quand on a peu d'estime de soi», résume le personnage Inuk dans ce récit traversé par la mixité des langues pour mieux témoigner de la densité des identités façonnées par ce mélange de danois, d'anglais et de groenlandais dans les échanges quotidiens et dans la façon qu'ont ces jeunes de nommer le monde. «Les gens ont été surpris par la dureté de la critique que le discours nationaliste ambiant ne fait pas ressortir», résume Niviaq Korneliusen. *L'aveuglement pour l'indépendance chez certains ne permet plus de voir la pauvreté, les problèmes sociaux, les disparités*, ajoute cette Groenlandaise issue du milieu social aisé que lui ont offert une mère fonction-

naire pour le fisc et un père directeur d'école. *Je voulais faire entendre la parole de ces Groenlandais silencieux qui ne se sentent pas appartenir aux normes sociales qu'on leur présente ni au pays qu'on prétend vouloir leur construire.*»

Depuis la sortie de *Homo Sapienne*, en 2014, le livre a été qualifié de roman politique, féministe, social ou queer, dont le propos localisé laisse très vite apparaître le caractère universel des angoisses, du quotidien, des rapprochements qu'il dépeint. «Quand le livre est sorti, tout le monde s'est mis à parler de moi comme d'une auteure groenlandaise homosexuelle», laisse tomber Niviaq Korneliusen avec cette voix douce, ce ton calme qui tranche avec le caractère fragmenté et l'écriture vive et radicale de son bouquin. *Mes personnages sont homosexuels, c'est vrai, je le suis aussi, mais cela n'a pas d'importance. Je suis avant tout une romancière contemporaine qui estime que l'idée de nation est un peu périmée. Le sentiment d'appartenance n'est plus lié au partage d'un territoire, d'une langue, d'une conformité ou d'une culture commune. C'est devenu plus complexe que ça.*»

Une complexité qu'*Homo Sapienne* saisit très bien en sondant les inconforts d'une jeunesse urbaine groenlandaise ressemblant à bien d'autres quand elle partage ses émotions par messages textes et que l'auteure résume, elle, simplement: «En fait, je n'aime pas l'idée d'être mise dans une seule boîte.»

Le Devoir

HOMO SAPIENNE

Niviaq Korneliusen
Traduit du danois
par Inès Jørgensen
La Peuplade
Québec, 2017, 232 pages



MANHATTAN NIGHTCLUB FACEBOOK

Homo Sapienne sonde les inconforts d'une jeunesse urbaine groenlandaise ressemblant à bien d'autres.

Le Groenland en trois autres temps

Rare, mais toujours franche et sensible, la littérature groenlandaise sait raconter la complexité d'un territoire avec une diversité de plumes,

Mathias Storch, *Le rêve groenlandais* (PUQ). Le pasteur danois est le fondateur de la littérature nordique avec ce texte publié en 1914 et traduit pour la première fois en français l'an dernier par les Presses de l'Université du Québec (PUQ).

Augo Lyngé, *Trois cents ans après* (PUQ). De la science-fiction qui décrit un Groenland de 2021, imaginé en 1931 par l'auteur, un politicien et enseignant. Un Groenland socialement serein et technologiquement avancé.

Kelly Berthelsen, *Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité* (PUQ). Des nouvelles, signées par une auteure née en 1967 et qui raconte un monde rongé par ses pensées noires, par la haine, la violence et par la difficulté d'être soi-même.

«Je ne comprends pas. Elle me donne un verre d'eau et s'en va. Everything's fury... fl... flur... blurry... Blurry. Je meurs de soif et bois. Qu'est-ce qui se passe? Où suis-je? Quelle heure est-il? Je sors d'une chambre incon nue. Je débambule parmi une masse de gens endormis, couchés partout. C'est le matin. Ce damné soleil envoie ses rayons droit sur moi. J'ai fait la fête jusqu'au matin. Je suis obligée de rentrer. Je ne veux plus boire. Voilà, c'est décidé. J'y arriverai; j'y échapperai. Mais mes pensées me tourmentent. Mon chagrin remplit une place indescriptible. Je regrette tellement que ça fait mal. La solitude me torture. Ma solitude est effrayante.»

Extrait de *Homo Sapienne*

MACRON

SUIITE DE LA PAGE F 1

est même passé du statut d'observateur à conseiller en cours de campagne.

Son amitié ne l'empêche pas pour autant d'être lucide, de voir chez l'autre ses défauts, argue-t-il. Par exemple: le fait qu'Emmanuel Macron fasse des discours trop longs, ou qu'il a du mal à reconnaître ses erreurs. «Quand il a parlé du colonialisme comme d'un crime contre l'humanité, par exemple, il a compris ensuite que c'était une erreur, mais son réflexe naturel, immédiat, dans ces cas-là, c'est toujours de nier.»

Un président têt

Mais le plus souvent, les défauts qu'il concède au président, Philippe Besson parvient aussi à en faire des qualités. D'un côté, il dit qu'Emmanuel Macron écoute assez peu les conseils qu'on lui donne, qu'il n'en fait qu'à sa tête à la fin. De l'autre, il affirme que ça peut être une bonne chose: «Il se trouve que le système républicain français est ainsi fait que tout dépend d'un seul homme. On a finalement une République très monarchique, où le président décide de tout. Donc, il vaut mieux un homme qui ne soit pas sous influence.»

Philippe Besson indique que la France a connu ce genre de président toujours d'accord avec le dernier qui a parlé: «François Hollande était quelqu'un qui était très sous influence, d'une certaine manière. Il vaut mieux quelqu'un qui a une vision très claire des choses et qui se tienne à ça.»

L'auteur reconnaît aussi que son ami, à qui il ne connaît aucun autre ami, se livre assez peu. Et qu'il apparaît froid, neutre. Mais ce peut être un avantage, souligne-t-il, l'absence d'affect étant ce qui permet parfois de prendre des décisions courageuses.

Il se dit persuadé que les grands hommes, ce sont aussi

ceux qui ont une part d'opacité, de mystère. «On sort de deux présidents, Sarkozy et Hollande, qui opéraient des horizontalités, anecdotiques: tout était sur la table, tout se disait, tout se mélangeait, tout se valait. Mais je ne crois pas que le général de Gaulle et François Mitterrand aient été des présidents très transparents. Ils gardaient une part de mystère, de la hauteur, ils prénaient la verticalité et la rareté de la parole.»

Philippe Besson affirme que l'opacité d'Emmanuel Macron, ce président dit jupitérien, référence mythologique au dieu des dieux qui gouverne la terre et le ciel, s'est encore accentuée depuis qu'il occupe ses fonctions à l'Élysée. Et il s'en félicite. «Tant mieux. Il faut qu'on redonne à la fonction de président du sens et de la hauteur.»

Un futur écrivain?

À peine un mois après son élection déjà, Emmanuel Macron confiait au romancier: «Il y a une part d'injustice dans les choix, qu'il faut assumer.» Il parlait aussi de la solitude, non seulement liée au lieu chargé où il exerce le pouvoir, l'Élysée étant en quelque sorte coupé du monde, mais inhérente à la fonction même de président: «Elle est absolue, cette solitude.»

Dans sa jeunesse, l'homme politique se rêvait écrivain. Il a d'ailleurs gardé quelques manuscrits dans ses tiroirs, que seule sa femme, Brigitte, autrefois sa professeure de français, aurait lus. La réaction d'Emmanuel Macron quand Philippe Besson lui demande s'il a des regrets de ne pas être devenu écrivain: «La vie n'est pas finie.»

Collaboratrice
Le Devoir

UN PERSONNAGE DE ROMAN

Philippe Besson
Julliard
Paris, 2017, 247 pages.

LIVRES FICTION

Jean-Philippe Chabot signe un premier roman après avoir publié le recueil de poèmes *Comment finissent les arbres*, plus tôt cette année.

FICTION QUÉBÉCOISE

Le roman canadien-français dont vous êtes le héros

Dans *Le livre de bois*, Jean-Philippe Chabot jongle avec les codes de la littérature du terroir

DOMINIC TARDIF

«C'était un Jacques et un bon jack et il devint un lumberjack. Si ce n'était pas une histoire vraie, on dirait que c'était pensé d'avance», écrit Jean-Philippe Chabot dans un bel exemple de narration spirituelle, nous rappelant sans cesse qu'elle en est une, traversant *Le livre de bois*.

Placer en 2017 sur une des premières pages de son second livre la mention «roman canadien-français» suppose une certaine dose d'(auto)dérision, ou d'esprit de contradiction. Cadenassé dans le placard de notre histoire depuis plusieurs décennies, l'adjectif ne surgit plus que dans les chroniques de quelques penseurs chagrins, toujours prompts à glorifier le courageux passé de nos colons. Sans carrément verser dans l'ironie, l'auteur du livre de poèmes *Comment finissent les arbres* (Le Noroît, 2017) se l'approprie pour sa part sur le ton de la subtile subversion, en jonglant avec les codes

d'une littérature du terroir qui souhaiterait «édifier le campagnard dans le droit sens de sa fierté».

«Il s'était pris à penser qu'il serait le plus grand joueur de hockey du Canada français. [...] Il s'était vu devenir premier ministre du Canada français.» Mais «enfin il abandonna de rêver et devint un homme à peu près en même temps. Il avancerait, résigné, avec le sentiment d'une vie écrite d'avance», explique-t-on au sujet de ce Jacques malchanceux, qui, en tentant d'enterrer un veau abattu par inadvertance, exhumerait du sol un livre de bois dont chacune des pages raconterait son existence à mesure qu'elle se déplierait, «un livre qui produisait en quelque sorte le mouvement de sa vie».

Un livre dont Jack est le héros, s'écrivant à une époque où ce peuple en comptait peu.

L'influence d'un livre

Roman à haute teneur allégorique, *Le livre de bois* conjugue ainsi étonnamment pastiche et

effort de mémoire. «*Jacques Côté jouissait de se voir là, dans son beau grand livre, et il ne s'en lassait guère, car nul autre homme qu'il connaissait ne s'était retrouvé au centre d'un livre*», écrit Jean-Philippe Chabot dans un passage participant du deuxième mouvement, en évoquant la confiance qu'un peuple peut gagner en se reconnaissant dans le miroir de la fiction. La littérature québécoise est un arbre jeune, étant parvenu contre toute attente à se tenir bien droit, rappelle-t-il ainsi.

Avec ses multiples clins d'œil littéraires, le cofondateur de la revue *Fermaille* (créée pendant le Printemps érable) attire constamment l'attention sur les ficelles de ce conte à l'écriture dense et fouguese, mise au service d'envolées au travers desquelles une verve authentiquement québécoise, héritière de celle du *doc* Ferron, brille sans s'excuser d'exister, et sans non plus verser dans le joul.

Malgré un cousinage apparent sur le plan de la langue,

ce premier roman refuse donc l'espoir façon Walt Disney qu'aspire à éveiller un Fred Pellerin, et préfère mettre le merveilleux au service d'une critique de l'immobilisme dans lequel les livres finissent par confire certains intellectuels.

«On sortait le bois du bois avec des chevaux. Ensuite, l'art c'était de savoir corder. Corder, c'était maîtriser le temps. Et maîtriser le temps, c'est l'essence de l'art, c'est-à-dire savoir tromper», aura-t-on appris en refermant ce livre de bois qui se plaît à charrier son lecteur, mais pas au point de mentir sur ses intentions initiales: un roman canadien-français ne pourrait comme de raison se conclure autrement que par un mariage ou une tragédie.

Collaborateur
Le Devoir

LE LIVRE DE BOIS

★★★★1/2
Jean-Philippe Chabot
Le Quartanier
Montréal, 2017, 144 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

Le tsunami intérieur de Michel Jean

Le journaliste-romancier plonge dans la guerre civile sri-lankaise qui a suivi l'onde océanique de 2004

CHRISTIAN DESMEULES

Pour son sixième roman, Michel Jean, journaliste et chef d'antenne à la télévision québécoise, reprend le personnage de Jean-Nicholas Legendre, reporter à la télévision d'origine abénaquise. Dans *Un monde mort comme la lune* (Libre Expression, 2010), il s'était rendu en Haïti sur les traces de narcotrafiants colombiens, exposant les liens entre des gangs de rue de Montréal et le régime du président haïtien Jean-Bertrand Aristide. Des révélations qui vont mener à l'assassinat de sa femme et de sa fille.

Quelques mois après cette tragédie, *Tsunamis* nous entraîne cette fois au Sri Lanka, dans la foulée du tsunami qui a ravagé quelques pays de l'océan Indien en 2004, faisant plus de 250 000 victimes.

À la vue des hordes de journalistes étrangers arrivés avant lui, Legendre décide de se rendre plutôt dans la partie de l'île contrôlée par l'organisation des Tigres tamouls, une organisation indépendantiste placée sur la liste officielle des organisations terroristes par plusieurs pays, dont le Canada.

Accompagné d'une étudiante en journalisme de Colombo qu'il a engagée comme *fixer*, il essaiera de recueillir des témoignages de rescapés du tsunami dans cette partie de l'île et d'interviewer des membres des Tigres tamouls. Le danger est réel. Aussi tangible, peut-être, que son inconscience.

Refoulant à coup d'alcool et de nostalgie la douleur qui le ronge, trop conscient du «serpent» qui se cache au creux de son ventre et résistant tant bien que mal à son «tsunami intérieur», le narrateur s'enforce.

Pour lui, la mort serait un soulagement. Sans surprise, au risque de leur vie, le journaliste

et son interprète seront rapidement pris entre les feux de l'armée de la majorité cinghalaise et de l'organisation tamoule. Par sa faute, une fois encore.

Dix ans plus tard, il revient à Colombo sur ses pas et quelques surprises l'attendent. «Il y a entre cette ville et moi un malentendu que le temps et l'amertume des mauvais souvenirs ont nourri.» «Personne ne s'intéresse au sort des peuples minoritaires comme le nôtre. Seul celui des États compte», lui avait dit à l'époque l'un des dirigeants tamouls. Avec une cer-

taine suite dans les idées, l'auteur du roman *Le vent en parle encore* (Libre Expression, 2013), qui abordait le scandale des pensionnés autochtones canadiens, se penche une fois encore sur les opprimés et les sans-voix.

Si le roman pose un regard intéressant et plutôt bien informé sur cette partie du monde marquée par la guerre civile (l'auteur a notamment été en reportage au Sri Lanka, en Irak, en Haïti), le tout forme une exploration bien trop sage des possibilités qu'offre la littérature. De grosses ficelles, de l'Histoire accélérée et beaucoup de pathos, des scènes d'action tout juste esquissées et peu crédibles, des rebondissements à la limite du dérisoire: *Tsunamis* est un livre plutôt gêné sur la sauce.

Un roman, surtout, dont l'écriture est sans grande saveur et qui, malgré ses excès et son sujet, manque de sel, de sexe et de violence.

Collaborateur
Le Devoir

TSUNAMIS

★★★★
Michel Jean
Libre Expression
Montréal, 2017, 224 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

Dans le mysticisme d'une famille dysfonctionnelle

Sigal Samuel signe un premier roman bercé par la douce folie de ses personnages

MANON DUMAIS

Journaliste et dramaturge installée à Washington, Sigal Samuel s'est inspirée de sa ville natale, Montréal, pour ce premier roman, à la fois tendre chronique familiale aux violents élans mystiques et déchirantes pérégrinations existentielles sur fond de folklore juif.

C'est d'abord par la voix de Lev, 11 ans, que Samuel nous amène à la rencontre des Meyer, famille anéantie par le décès de la mère quelques années auparavant. Autour de Lev évoluent sa sœur aînée Samara, qui prépare en secret sa Bat Mitzvah, leur père David, professeur d'études religieuses non croyant, leurs amis Alex, féru de science, et Jenny, qui se confond avec la tapisserie, les Glassman, survivants de l'Holocauste, et le vieux M. Katz, qui, au grand dam du quartier, entreprend de confectionner un Arbre de Vie sur son terrain.

Comme le titre du roman l'indique, c'est dans le quartier du Mile End que la romancière campe les crises mystiques et existentielles de ses personnages en perte de repères, quartier qu'elle trace en

quelques traits aussi efficaces qu'incisifs et non dénués d'humour: «Les hipsters avaient le nez scotché sur leur téléphone cellulaire. Les hassidims allaient et venaient dans les environs de la synagogue, les yeux toujours rivés par terre, afin d'éviter les tentations mondaines et triviales: le petit doigt d'une femme, une robe s'échant sur une corde à linge.»

Du point de vue de Lev, l'univers dépeint par Sigal Samuel transpire la naïveté et la nostalgie. À l'instar de Mordecai Richler dans son recueil de nouvelles *Rue Saint-Urbain* (BQ), le regard impitoyable en moins, on sent chez l'auteure le désir de cristalliser ce quartier, d'en préserver la couleur, l'ambiance, en dépit des changements socio-économiques ou politiques.

Une certaine innocence flotte dans la première partie des *Mystiques du Mile End*, bercée par la douce folie de M. Katz, où la science et la magie se côtoient sans trop de heurts. Sigal Samuel annonce toutefois le drame à venir, lors d'une conversation entre Lev et M. Glassman sur la Kabbale et sur l'ascension de l'Arbre de

Vie: «*quand on se met à l'étudier, c'est facile de devenir obsédé par elle, a-t-il dit. Soudainement, tout ce qui t'entoure ressemble à un signe venu de l'au-delà. Plusieurs de nos sages, loués soit leur mémoire, ont perdu la tête en courant derrière ces signes*».

Ainsi, le ton coloré du charmant récit d'apprentissage de Lev bascule en deuxième et troisième parties, campées dix ans après la Bat Mitzvah de Samara, pour faire place à celui douloureux, halluciné et irrationnel de son père et de sa sœur. Dans ces récits narrés respectivement par David, qui se remet d'un infarctus, et Samara, qui néglige ses études, la romancière traduit avec force les ravages surnois de la foi, ou de son absence, chez les Meyer, d'abord chez le couple, puis entre le père et ses enfants, et enfin entre le frère et la sœur.

Sigal Samuel démystifie un à un les éléments merveilleux ponctuant le quotidien des Meyer et de leurs voisins, dévoilant ainsi l'amour des uns pour leurs prochains. Elle se lance aussi dans une description maniaque des tranches

mystiques de l'intellectuel David et de la spirituelle Samara. N'hésitant pas à exposer leurs interprétations de la Kabbale, la romancière s'éloigne de la chronique familiale pittoresque au profit d'une acerbé critique de la place de la religion dans la sphère privée.

Ayant quelque peu perdu de vue Lev et les autres personnages secondaires, qui font presque pâle figure aux côtés des fiévreux David et Samara, la romancière les rassemble dans l'émouvante quatrième partie narrée à la troisième personne. Tandis qu'elle scelle le destin de chacun, une fois de plus, elle souligne dans cette bouleversante histoire de deuil, de filiation et d'identité les limites et les dangers d'une adhésion aveugle en des croyances millénaires, si belles et si riches solennaires-elles.

Collaboratrice
Le Devoir

LES MYSTIQUES DU MILE END

★★★★
Sigal Samuel
Traduit de l'anglais par Daniel Grenier
Marchands de feuilles
Montréal, 2017, 475 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 9 au 15 octobre 2017

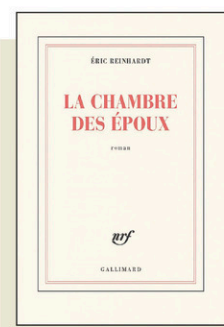
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	NO DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Les enfants de Mathias	Denis Monette/Logiques	1/4
2	Danger! Ma belle-mère débarque	Catherine Bourquart/Les Éditions réunies	-1
3	Blanche Neige	L. P. Sicard/ADA	2/3
4	Les 3 p'tits cochons	Christian Boivin/ADA	5/2
5	Peter Pan	Simon Rousseau/ADA	4/2
6	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La déroute	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/10
7	Hansel et Gretel	Yvan Godbout/ADA	7/2
8	Au chant des marées • Tome 1 De Québec à...	France Lorrain/Guy Saint-Jean	6/5
9	Le temps de le dire • Tome 1 Une vie bien fragile	Michel Langlois/Hurtubise	8/3
10	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	10/24
Romans étrangers			
1	Origine	Dan Brown/Lattès	1/2
2	Une colonne de feu	Ken Follett/Robert Laffont	2/5
3	Millénaire • Tome 5 La fille qui rendait coup...	David Lagercrantz/Actes Sud	3/6
4	Trois baisers	Katherine Pancol/Albin Michel	4/2
5	Petite collection d'os	Kathy Reichs/Robert Laffont	-1
6	Depuis l'au-delà	Bernard Werber/Albin Michel	6/2
7	La vengeance du pardon	Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	5/7
8	Une montagne entre nous	Charles Martin/Presses de la Cité	7/2
9	Le sympathisant	Viet Thanh Nguyen/Belfond	-1
10	Retiens-moi	Julie Kenner/Les Éditions réunies	9/2
Essais québécois			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/52
2	Ce qu'on ne vous dit pas sur le changement...	Gilles Briën/Homme	2/2
3	Le monde est à toi	Martine Delvaux/Héliotrope	3/2
4	Bienvenue au pays de la vie ordinaire	Mathieu Bélieux/Leméac	5/3
5	Osés l'école. Des idées créatives pour ranimer...	Ugo Cavenaghi Sénécal Isabelle/Château d'encre	4/3
6	Faire partie du monde. Reflexions écoféministes	Collectif/Remue-ménage	7/2
7	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	-1
8	La grande dérive	Jean-François Cloutier/du Journal	6/4
9	Le piège de la liberté	Denys Deléage Jean-Philippe Warren/Boréal	-1
10	Maternité, la face cachée du sexisme	Marilyn Hamelin/Leméac	-1
Essais étrangers			
1	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/6
2	Ça s'est passé comme ça	Hillary Rodham Clinton/Fayard	1/4
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/87
4	Utopies réalistes	Rutger Bregman/Seuil	7/3
5	L'optimisme contre le désespoir	Noam Chomsky Chronis Polychroniou/Lux	9/2
6	Halte à la surchauffe!	David Suzuki Ian Hanington/Boréal	5/3
7	Où en sommes-nous? Une esquisse de l'histoire...	Ermanuel Todd/Seuil	4/2
8	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	6/30
9	L'imbécillité est une chose sérieuse	Maurizio Ferraris/PUF	-1
10	Le procès de l'Amérique	Ta-Nehisi Coates/Autrement	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

LA VITRINE



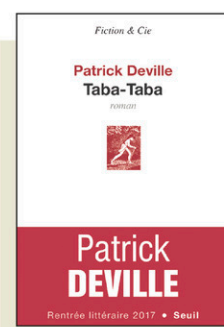
FICTION FRANÇAISE

LA CHAMBRE DES ÉPOUX

★★★1/2
Éric Reinhardt
Gallimard
Paris, 2017, 176 pages

Alors qu'il peinait à écrire *Cendrillon* (Stock, 2007), on a diagnostiqué à la femme d'Éric Reinhardt un cancer du sein. A la demande de cette dernière, comme un défi et pour l'accompagner dans son combat contre la maladie, il va consacrer toutes ses énergies à terminer son roman. Un second récit qui s'emboîte au premier, présenté cette fois comme fictif, met en scène un compositeur de musique dont la femme est atteinte d'un cancer et qui compose quant à lui une symphonie salvatrice. Se croyant devenus des demi-dieux, les deux artistes vont croire possible de « guérir » une autre femme. Jonglant avec les possibles qu'offrent la réalité et la fiction, brouillant les pistes, Reinhardt fait de *La chambre des époux*, son 7^e roman, un trompe-l'œil et une boîte de résonance. La littérature est-elle capable de changer la vie ? L'art peut-il vaincre la mort ? Mélangeant de façon troublante réalité et fiction, à coups de romantisme un peu noir et de malaisante intimité, l'écrivain martèle que l'épreuve de la maladie n'est pas qu'un espace de souffrance et de désolation, mais qu'elle peut être aussi un puissant révélateur.

Christian Desmeules



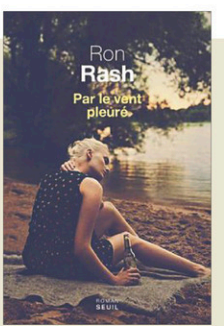
FICTION FRANÇAISE

TABATA-TABA

★★★1/2
Patrick Deville
Seuil
Paris, 2017, 432 pages

Il faut bien s'accrocher pour ne pas se perdre dans les méandres de cette grande aventure humaine et historique racontée par Patrick Deville et qui prend racine dans les années 1960, à Saint-Nazaire, dans un lazaret fondé par Napoléon III, devenu hôpital psychiatrique où Patrick, le narrateur, fils du directeur, a passé son enfance. Là, un homme, perdu dans sa folie, impose le mystère d'une formule qu'il répète sans cesse : Taba-Tabà. Attention : le souvenir du film de Raymond Rajaonarivelo, *Tabataba*, présenté à Cannes en 1988, relatant le soulèvement indépendantiste dans un village de l'est de Madagascar en 1947, peut troubler la lecture de ce roman-fleuve qui, entre la grande et la petite histoire ramenée à la vie par des archives familiales, revisite le passé colonial de la France, les traces constantes qu'il a laissées au fil du temps et les marques indélébiles visibles toujours au présent. Y compris dans l'attentat de *Charlie Hebdo*. Un récit dense, complexe, fouillé, exposant l'érudition du romancier, tout comme son immense générosité.

Fabien Deglise



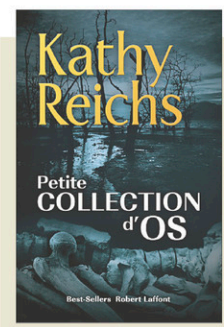
FICTION AMÉRICAINE

PAR LE VENT PLEURÉ

★★★1/2
Ron Rash
Traduit de l'anglais par Isabelle Reinarez
Seuil
Paris, 2017, 208 pages

Été 1969, Caroline du Nord. Une adolescente débarquée de Floride vient illuminer le quotidien banal de deux frères, Bill et Eugene, qui ont grandi sous l'emprise de leur grand-père conservateur. L'alcool, le sexe, la musique des Grateful Dead, des échos lointains du mouvement hippie et de la guerre du Vietnam. Jusqu'à ce que sa silhouette s'évanouisse de façon mystérieuse. 46 ans plus tard, les ossements de l'adolescente disparue seront retrouvés. Le cadet, Eugene, devenu alcoolique, tentera de rassembler les pièces d'un puzzle familial qui le hante depuis longtemps. Avec *Par le vent pleuré*, Ron Rash (*Le chant de la Tamassée, Incandescences*) nous plonge une fois encore dans les entrailles sombres du sud des États-Unis. Dans cette histoire sobre à la *Cain et Abel*, l'écrivain y soulève des paquets de secrets et d'innocence perdue. Un blues tout en finesse aux nuances multiples.

Christian Desmeules



POLAR

PETITE COLLECTION D'OS

★★★
Kathy Reichs
Traduit de l'anglais par Natalie Beunat
Robert Laffont/Bestsellers
Paris, 2017, 390 pages

À la fin du siècle dernier, Kathy Reichs est arrivée comme une comète avec un livre étonnant : *Déjà dead*. L'intérêt résidait dans sa façon de raconter, à partir de l'expérience même de son héroïne, Temperance Brennan, anthropologue médico-légale employée par la Sûreté du Québec, et d'histoires se déroulant ici dans le cadre rêvé pour une auteure de la tristement célèbre guerre des motards. Puis Temperance s'est mise à passer moins de temps au Québec, à vivre plus chez elle, en Caroline du Nord, tout en s'installant en tête des cotes d'écoute aux commandes de *Bones*, une émission télé traduite et diffusée partout dans toutes les chaînes du monde. Le succès total. Le gâteau perpétuel. Kathy Reichs, elle, consacrait un peu moins de son talent à l'écriture, et ses derniers livres sentaient la recette à plein nez : un peu de méchant, un peu de vocabulaire médico-légal, un peu de romance... et le tour était joué. Ici, en quatre nouvelles, la recette se fait moins évidente. Et l'intérêt revient donc, un peu.

Michel Bélaïr

À LA PAGE

Le choix des armes

VÉRONIQUE CÔTÉ



Tu es né au beau milieu d'un champ de bataille. Tu as trois mois et trois jours, ce matin est ton quatre-vingt-quatorzième sur terre, dans la tiédeur de cet automne qui tarde et le gâchis indicible qui nous tient lieu d'époque. Tes parents ont choisi de t'appeler dans ce monde malgré tout — et toi, tu es venu. Quelle chance nous avons. Demain, c'est dimanche, et nous faisons avec tous ceux qui t'aiment une petite fête pour te souhaiter la bienvenue ici.

Nous ne te dirons pas « Bienvenue dans les décombres », bien sûr. Mais le temps où tu es tombé est fait des éclats de toutes sortes de choses qui étaient belles et qui, désormais, sont brisées. Certains de ces fragments brillent encore, mais on dirait qu'on ne sait plus comment s'en servir. Demain, nous allons tous t'offrir nos vœux, et te faire une promesse. Avant de te dire ce que je te souhaite, Alfred, je vais essayer de te donner des images de ce que tu devras chercher, ta vie durant, dans les débris de cette civilisation qui n'en finit plus de déchoir. Il te faudra traquer la lumière avec nous.

Il y a trois semaines, à Sant Iscle de Vallalta, village de Catalogne où vivent tout juste un peu plus de mille personnes, c'était jour de référendum. L'Espagne n'était pas d'accord, elle a donc fait tout ce qu'elle pouvait pour empêcher la tenue de ce geste : poser une question au peuple, recevoir sa réponse. Partout dans le pays, la répression a pris la forme d'actes policiers terribles, irrecevables : charger des foules de gens pacifiques, blesser des électeurs de tous âges, fermer brutalement des bureaux de vote. Mais quand la Garde civile espagnole est arrivée à Sant Iscle, que la centaine d'agents armés jusqu'aux dents sont débarqués sur les lieux du scrutin pour confisquer les urnes, ils se sont retrouvés devant... un tournoi de dominos.

Tout le monde était concentré, assis et silencieux, ça sentait bon le café, et ça jouait. Aux dominos. Tout le reste avait disparu (l'histoire raconte que le matériel électoral, pendant ce temps, avait été caché au cimetière). Comme manière d'esquiver une injustice qu'on tente de nous rentrer dans la gorge à coups de ma-



Quand la Garde civile espagnole est arrivée à Sant Iscle, sur les lieux du scrutin, pour confisquer les urnes, elle s'est retrouvée devant... un tournoi de dominos.

traques et de balles de plastique, j'ai rarement vu, Alfred, quelque chose de plus beau que cette invention, que ce tournoi imaginaire qui d'un coup ridiculise les hommes armés, que cette image qui déjoue le réel implacable par la seule force du trait d'esprit. Les joueurs de dominos ont fait gagner le village. Les hu-

La constellation des grands brûlés, de François Guerrette, parle déjà de toi, dans la langue codée des présages

maines sont aussi capables de ça. Il faut que tu le saches, que tu t'en souviennes, et que ça te donne du courage, comme à moi.

Un jour, je te raconterai tout ce qui bouillait autour de nous quand tu es arrivé, les fusillades, les présidents séniles, les attentats, la juste colère trop longtemps contenue des femmes, les incendies de forêt, l'échec continu de notre espèce à prendre soin d'elle-même. Mais en attendant ce jour, je te fais ici mon souhait et ma promesse, qui tiennent dans un seul mot : poésie. De-

vant nos défaites, devant tout ce qui nous accable, je t'offre un rempart invisible qui contient à la fois toutes nos blessures, et leur réparation.

Je te souhaite des embrassements comme ceux qui parcourent la *Constellation des grands brûlés* de François Guerrette (Poètes de brousse, 2017, 78 pages), ce récit de grandes guerres amoureuses hallucinées : « pour survivre à l'extraordinaire / violence du monde / je t'aime comme d'autres ont besoin / de manifester masqués ».

C'est un petit livre qui parle déjà de toi, dans la langue codée des présages : « nous avons dépassé le dénouement / l'effondrement des mondes / notre besoin d'attentats est immense [...] nos enfants aussi voudront / abolir des lois comme on abat / un arbre ou un homme en plein cœur ». Des mots comme ceux-là, je t'en mettrai plein les poches, pour que le jour où tu auras besoin d'eux, de leur magie brûlante, ils te reviennent comme une évidence — comme une sorte de promesse tenue, justement. « Je te

crois, le tonnerre / précède la lumière / à travers tes yeux j'ai vu / toutes les femmes recoudre en secret / la carte des continents dynamités ». Guerrette désigne un futur dans les débris qui nous entourent : il nous montre une brèche. Il le fait avec une sorte d'espoir furieux — cet espoir, Alfred, est devenu l'un de nos devoirs les plus tranchants.

Tu es encore une petite bête lumineuse, et nous devons t'entourer de notre tendresse radicale, t'apprendre à voir tout ce qui éclaire, tout ce qui pulse vivant (comme toi) dans le ciel trop souvent sans lune de l'humanité. L'amour et chacune de ses révolutions. Les joueurs de dominos, les lucioles, la parole des poètes. Je te souhaite, Alfred, autant que je te promets, « l'émerveillement / notre unique monnaie d'échange ».

Tu es né au beau milieu d'un champ de bataille. Inévitablement, le moment viendra où il te faudra décider quelles seront tes armes. Quand ce jour arrivera, j'espère que tes parents, et moi, et quelques autres, nous t'aurons donné envie de répondre : « Je choisis les mots. »

Des carnets de voyage nombrilistes et cérébraux

Dans *Big Bang City*, Mahigan Lepage assemble des récits au style un peu tiède

CHRISTIAN DESMEULES

Quelques années après *Vers l'Ouest* (Mémoire d'encrier, 2011), court récit à la tonalité naïve d'un voyage dans l'Ouest canadien, Mahigan Lepage nous ouvre ses carnets de voyage en Asie.

L'auteur souhaitait explorer quelques « mégapoles ébouriffées » d'Asie, se promener à la frange des villes dans des pays « grouillants de sauvagerie capitaliste ». Tester ses limites et prendre la mesure de la démesure de quelques villes de plus de dix millions d'habitants. Il se promettait surtout d'écrire tous les textes de ce projet « dans la ville même ». Une démarche ouvertement inspirée des travaux de Régine Robin (*Mégapolopolis*), de Iain Sinclair (*London orbital*) et du Perec de *L'infra-ordinaire*.

Manille, Jakarta, Beijing, Shanghai, Bangkok, Calcutta, Delhi, Mumbai : autant de « villes nombrées » (en français, lorsqu'on veut créer un substantif à partir de deux mots, il faut d'usage de les relier par un trait d'union). Des villes débordantes « dont le nombre dépasse la structure », nous explique l'auteur.

C'est donc sous la contrainte, inspiré par ce concept lui-

même ébouriffé, que Mahigan Lepage déplace beaucoup d'airs sans beaucoup avancer dans « du nombre, du nombre, du plus et du fragmenté, des accumulations sans fin ».

Souvent mal préparé, à partir d'impressions brutes produites par quelques voyages déstabilisants — mais ne le sont-ils pas tous ? —, l'auteur nous parle longuement de son impuissance à écrire et à « saisir » ces villes, voire à voyager. Si on y trouve parfois quelques pépites, elles sont enfouies sous les scories, les résidus et le vide de généralisations souvent banales.

Des impressions de voyage « dans le temps présent » aussi molles que l'écriture est faible. « Et on parle de si l'amour est possible, entre ces hommes et elle. » Ou : « Comme les médinas des villes du Maroc. Autrement, toute la cité se contenaît entre ces murs. » Voire : « À Bogor, les taxis, ce sont des camionnettes vertes. Aucune importance, mais la couleur pour moi signifiait. » Signifiait quoi ? Peut-être que l'auteur ignore que le verbe *signifier* est un transitif direct.

Un livre à la fois cérébral et nombriliste, sans odeur, sans

saveur, dans lequel on ne trouve à peu près pas de rencontres — une sorte de pousse inversée. D'un chapitre à l'autre de *Big Bang City*, le voyageur s'y dépeint comme un fantôme, un touriste réticent, un animal traqué. Un exercice de style tiède à la ponctuation aléatoire, inspiré par un concept intéressant sur le papier, mais qui s'écroule vite devant la réalité qu'il se promettait d'explorer.

Dans ces récits instantanés, bricolés de toc académique et de répétitions vaguement poétiques, on n'est jamais vraiment à Manille, Shanghai ou Calcutta. On reste plutôt chaque fois dans la tête de Mahigan Lepage — qui semble être un lieu encore plus inconfortable que les rues de ces villes débordantes et désordonnées dans lesquelles il se force à voyager.

Comment peut-on même prétendre, comme le fait l'éditeur en quatrième de couverture, qu'il s'agit là d'une « œuvre littéraire écrite par un Nicolas Bouvier du XXI^e siècle » ? Il faut être aveugle — ou malhonnête — pour oser invoquer ici le nom de l'écrivain suisse, son regard curieux, sa

« J'ai voyagé dans beaucoup de villes et de pays. J'ai vu toutes sortes de moyens de locomotion. Tuk-tuk, scooters avec remorque (Phnom Penh), jeepneys, vélotaxis... Je n'avais encore jamais vu un moyen de transport aussi primordial. Le tana rickshaw. On dit que Kolkata en est le dernier bastion. Ce qui étonne, c'est de le voir rouler dans une ville aussi immense, une agglomération de 16 millions d'habitants ou plus (beaucoup croient ce chiffre trop conservateur). Sur le béton, parmi les taxis, les tramways, les motos et les milliers de marcheurs, va le tana rickshaw. »

Extrait de *Big Bang City*

phrase dense et mûrie, ciselée à la perfection. Rien qui ne s'approche de la prose bâclée de Mahigan Lepage.

Collaborateur
Le Devoir

BIG BANG CITY

★★
Mahigan Lepage
Leméac, coll. « Nomades »
Montréal, 2017, 304 pages

LIVRES > FICTION

FICTION AMÉRICAINE

Vieux démons cherchent jeune romancier

Dans un premier roman puissant, Nathan Hill emballe un demi-siècle d'histoire américaine

CHRISTIAN DESMEULES

Lorsque Sheldon Packer, ancien gouverneur du Wyoming et candidat républicain à l'élection présidentielle — une sorte de Donald Trump avant l'heure —, est agressé en public à coups de cailloux par une vieille femme, les médias s'enflamment et la surnomment Calamity Packer.

À peu près au même moment, Samuel Anderson, professeur d'anglais à l'Université de Chicago, se noie lentement dans sa bulle de médiocrité ordinaire. Célibataire dans la trentaine qui vivote entre ses étudiants décérébrés, des séances intensives de jeux vidéo et le roman qu'il n'arrive pas à écrire depuis dix ans, il est sur la corde raide.

Sans surprise, l'éditeur qui lui avait offert un généreux à-valoir à l'époque décide de résilier son contrat et lui demande illico de le rembourser. «*Le monde dans lequel nous avons signé ce contrat n'existe plus*», lui explique-t-il en le tenant par le col au bord du gouffre.

Mais voici : Calamity Packer, alias Faye Andresen-Anderson — qui risque vingt ans de prison —, est la mère de Samuel, qu'il n'a pas vue depuis vingt ans. C'est le traumatisme qui palpite au cœur sombre de son existence. Et c'est l'intrigue qui anime *Les fantômes du vieux pays*, l'épique premier roman de l'Américain Nathan Hill, rapidement comparé par le *New York Times* à Thomas Pynchon et à David Foster Wallace.

Lorsqu'elle est partie sans dire un mot ni donner de nouvelles, Samuel, enfant hypersensible, avait onze ans et était amoureux de la sœur jumelle de son meilleur ami, terreur de l'école. Tenant la possibilité de se venger de cette mère ingrate et du même coup d'éviter la faillite, il propose à son éditeur d'écrire à la place un livre sur cette mère devenue une «*célébrité virale*».



En plus d'être une fresque familiale ambitieuse, *Les fantômes du vieux pays* livre aussi un survol des mouvements activistes américains des cinquante dernières années, en passant par le mouvement Occupy Wall Street (photo).

Et bonne nouvelle : le livre est déjà commencé, lui assure l'éditeur. Ne manque plus que la partie sur sa mère, personnage qui possède «*un pouvoir d'attraction transcategorique énorme*». Mieux : «*Chacun voit en ta mère ce qu'il a envie de voir, chacun se sent offensé par elle à sa manière*».

Comme on peut s'y attendre, cette histoire va réveiller en lui de vieux démons. Mais au cours de son enquête, il va vite réaliser qu'il ignorait

tout de cette femme. Les nuances et les zones d'ombre vont lui apparaître l'une après l'autre, le regard «*débarassé de la distorsion de la colère*». L'humour subtil et permanent de Nathan Hill fait le reste.

«*Ne te fie pas aux choses qui sont trop belles pour être vraies*», lui disait pourtant la mère de Samuel il y a longtemps, à l'heure où elle lui racontait mythes anciens, antiques légendes et vieilles histoires de fantômes pui-

sées dans l'extrême nord de la Norvège, où son grand-père avait grandi. Le Nix (*The Nix* est le titre original du roman en anglais) est un fantôme dont lui avait parlé sa mère, «*le plus effroyable de tous*», un esprit de l'eau qui voguait le long de la côte à la recherche d'enfants et leur apparaissait sous la forme d'un grand cheval blanc.

Fantôme ou fantasma? Comme pour les histoires d'amour ou les voies sinueuses de l'Histoire, le passé familial peut aussi prendre une apparence différente pour chacun.

Avec ce brillant et volumineux roman familial qu'il a mis dix ans à écrire, Nathan Hill, aujourd'hui dans la jeune quarantaine, a conçu une fresque ambitieuse qui fouille sans vraiment en avoir l'air dans le ventre creux des États-Unis. Des émeutes de Chicago en 1968 au New York d'Occupy Wall Street, en passant par la Norvège des années 1940 et le Midwest américain, *Les fantômes du vieux pays* livre aussi un survol des mouvements activistes américains des cinquante dernières années.

Drolatique et visuelle, son écriture minutieuse au souffle puissant semble faire flèche de tout bois. Et si les détours que prend l'écrivain peuvent sembler nombreux, ils demeurent chaque fois ludiques et pertinents. Trop beau pour être vrai?

Collaborateur
Le Devoir

LES FANTÔMES DU VIEUX PAYS

★★★★

Nathan Hill

Traduit de l'anglais par Mathilde Bach

Gallimard

Paris, 2017, 720 pages



LES ARCHÉOLOGUES DE L'HUMOUR



ALTO

En 160 pages, le jeune illustrateur poursuit sa quête de sens dans un monde perturbé et pose un regard délicieusement critique sur notre société.

BANDE DESSINÉE

Quand Tom Gauld tire les ficelles de nos incohérences

L'illustrateur britannique déjoue avec intelligence un présent qui se prend un peu trop au sérieux

FABIEN DEGLISE

La scène s'intitule «*changements de dernière minute au discours politique*». Dans la case, un ministre, assis à son bureau, se fait demander par sa collaboratrice comment avance l'écriture de sa prochaine allocution. «*Presque terminé*, répond-il. *Pour conclure, j'hésite entre les statistiques trompeuses, la simplification grossière, la petite phrase désinvolte ou le mensonge flagrant*». Et vlan! Dans les dents du populisme et des ébenistes de la parole politicienne.

Il n'en faut pas plus. La scène, toute en ligne claire et en évocation, saisit l'humour, cinglant et dense en même temps, de l'illustrateur britannique d'origine écossaise Tom Gauld, qui, après *Vous êtes tous jaloux de mon jetpack* (Alto), publié en 2014, revient hanter avec l'intelligence de son trait les nombreux paradoxes et incohérences du présent. L'ensemble s'intitule cette fois *En cuisine avec Kafka*, même si, au final, il n'est que très peu question d'alimentation et du monstre sacré de la littérature germanophone qui a mis au

monde *La métamorphose* et *La colonie pénitentiaire*.

Normal! Car le génie de Tom Gauld tient finalement dans sa capacité à nommer les choses pour amener ses lecteurs ailleurs. Quand il dessine la «*Révolution*», c'est avant tout pour faire, en quatre cases, le procès d'une époque qui n'a jamais autant appelé au changement, mais qui préfère signer des pétitions en ligne dans le confort du statu quo. Quand il présente sa bibliothèque, c'est surtout pour mettre en relief notre rapport complexe au livre ou pour rire du *bling-bling* du milieu littéraire et de sa logique souvent un peu trop consummatrice. Et quand il parle de la peur de l'autre, c'est pour mieux faire ressortir les similitudes de ceux qui se cherchent des différences pour cultiver les clivages.

En 160 pages, le jeune illustrateur poursuit sa quête de sens dans un monde perturbé et pose un regard délicieusement critique, autant sur la création littéraire et la vente de livres — un de ses sujets de prédilection —, que sur une

société qui se perd dans son obsession pour le divertissement, dans la superficialité des choses ou dans l'aseptisation des discours et forcément des rapports humains.

De la marchandisation de la mort de David Bowie à la misogynie de James Bond, en passant par la peur de l'intellectualisme, par la pensée trop moralisante des écolos et par l'hégémonie de la pensée technocratique, qu'il aborde en imaginant des chapitres inconnus de *Charlie et la chocolaterie*, Tom Gauld donne au final à ces multiples scènes cette amplitude qui apparaît quand l'absurde et le loufoque laissent la finesse d'un esprit se dévoiler comme autant de savoureuses contradictions.

Le Devoir

EN CUISINE AVEC KAFKA

★★★★

Tom Gauld

Traduit de l'anglais par Eric Fontaine

Alto

Québec, 2017, 160 pages



FICTION FRANÇAISE

La tête alvéolée de Melville

Entre comédie sérieuse et exercice érudit, Yannick Haenel fait de la littérature un espace de rencontre idéal

CHRISTIAN DESMEULES

Après *Introduction à la mort française* (2001), *Cercle* (2007, prix Décembre) et *Les renards pâles* (2013), Yannick Haenel répond à nouveau à l'appel frénétique de la liberté et recourt au même narrateur dans *Tiens ferme ta couronne*, son 7^e roman.

Ecrivain, sociophobe de 49 ans dont la tête est pleine de noms, s'accrochant à ses bouteilles d'alcool et au scénario de 700 pages qu'il a consacré à l'auteur de *Moby Dick*, Herman Melville, Jean Deichel dérive fin seul dans l'appartement parisien dont il est sur le point d'être expulsé.

La comédie sociale n'a plus rien à lui offrir. «*J'ai des habitudes de solitude qui peuvent paraître brutales à certains; je ne réponds jamais au téléphone; et depuis longtemps plus personne ne m'appelle. J'ai eu des amis, quelques amours aussi; mais un jour, sans aucune raison, les gestes les plus ordinaires vous apparaissent vides: vous vous rendez compte en vous promenant dans le petit sentier qu'il n'y a rien derrière la haie*».

À ses yeux, il n'y a que Michael Cimino, le fantomatique réalisateur de *The Deer Hunter*, qui pourrait prendre la direction de ce projet mégalomane que ça pour sujet «*l'intérieur mystiquement alvéolé de la tête de Melville*». Car personne d'autre ne pourrait «*faire entendre ce qui habite la solitude d'un écrivain*» et donner du relief au caractère mystique de cette solitude.

À l'initiative d'un producteur français, il ira rencontrer donc Cimino à New York le temps d'une journée. Chaman ou sorcier, Virgile américain «*embrasé jusqu'à la pointe des ongles*», le réalisateur viendra en quelque sorte nourrir sa «*folie*». Avalé de plus en plus par la nuit, l'écrivain oscillera ensuite de la chute à l'illumination, allant d'une rencontre avec Isabelle Huppert (qui a joué dans *La porte du paradis*) à une escapade amoureuse en compagnie d'une sœur de la Diane chasseresse.

Dans cette *Enéide* postmoderne, dérive hallucinatoire, course à obstacles et éveils

quasi mystique en trois parties («*Des films*», «*Des histoires*», «*Des noms*») et trente-trois chapitres, le narrateur de *Tiens ferme ta couronne*, alter ego de Haenel, s'y voit en élu couronné à la recherche de la vérité. C'est à tâtons qu'il essaiera de résister aux forces obscures qui l'assiègent et qui veulent lui faire la peau.

Sorte de Vernon Sbutex verbomoteur, clochard illuminé, grand malade de littérature à la Vila-Matas, le narrateur croit que la vie, le cinéma et la littérature sont lourds de vérités cachées qui ne demandent qu'à surgir.

Itinéraire rocambolesque semé d'indices, entre la comédie sérieuse et l'exercice pour érudits, le roman possède ainsi de multiples couches. Commentaire sur l'échec entaché de sang et d'exclusion du rêve américain, *Tiens ferme ta couronne* pose aussi un regard sans complaisance sur les États-Unis d'hier et d'aujourd'hui, pays réel envisagé à travers les regards de Melville, de Kafka ou de Cimino.

L'auteur de *Jan Karski* nous sert aussi à coups de symbolisme une réflexion oblique et passionnée sur l'art et la liberté, où brille une fois de plus la figure emblématique de l'écrivain en véritable hé-

ros des temps modernes. Car sous la plume de Haenel, la littérature est un espace de rencontre plus-que-parfait, et un écrivain, un vrai, «*est quelqu'un qui fait coïncider son expérience de la parole avec une expérience de l'être*».

De la Frick Collection de New York au lac de Nemi en Italie, de Paris à Colmar, le narrateur convertira ainsi son expérience et son «*envie de lumière*» dans le roman que nous tenons entre nos mains. Un roman parfois dilué, truffé de références tantôt frontales, tantôt subtiles, et la mythologie, qui excite ou qui ennuie, mais qui pose sa part de questions fortes.

«*La question, j'aimerais bien vous la poser à vous aussi: êtes-vous capable de vivre dans la vérité? Qui peut se targuer d'être à la hauteur d'une telle énormité? Savons-nous même de quoi il s'agit?*» Yannick Haenel, lui, n'a pas le mal des hauteurs.

Collaborateur
Le Devoir

TIENS FERME TA COURONNE

★★★★1/2

Yannick Haenel

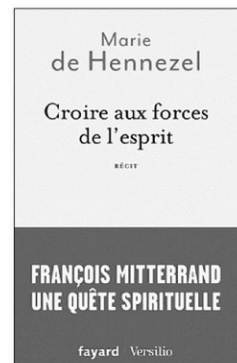
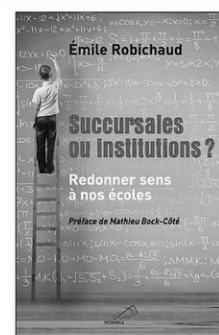
Gallimard

Paris, 2017, 352 pages



Deux conférences

Croire aux forces de l'esprit avec Marie de Hennezel

Mardi 24 octobre, 19 h 30
Contribution volontaireFRANÇOIS MITTERRAND
UNE QUÊTE SPIRITUELLE
fayard Versilio

Succursales ou institutions, redonner sens à nos écoles

Avec Émile Robichaud et Éric Bédard

Jeudi 26 octobre, 19 h 30
Entrée libreLibrairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc

514 849-3585

SODEC
Québec

Le mystère de Gilles Marcotte

LOUIS CORNELLIER



L'éminent critique et essayiste Gilles Marcotte est mort en 2015 à l'âge de 89 ans. Or, puisque le grand lecteur qu'il était rédigeait assidûment des carnets dans lesquels il consignait des réflexions de toutes sortes, nous avons donc, cette saison, pour la dernière fois, le privilège de lire du Marcotte inédit.

Notes pour moi-même (Boréal, 2017, 360 pages) couvre la période qui va de 2002 à 2012 et offre une expérience de lecture qui relève de l'aventure. On ne lit pas Marcotte pour se reposer. La littérature, la musique et la foi, thèmes de prédilection de l'écrivain, ne sont pas chez lui des divertissements pour gens cultivés, mais des enjeux vitaux, métaphysiques, pourrait-on dire.

Quête de vérité

Marcotte n'est pas un philosophe. Il reconnaît d'ailleurs ses lacunes à cet égard. La grande affaire de sa vie, c'est la conviction qu'existe « une pensée de la littérature — c'est-à-dire une pensée issue de la littérature, naissant de la littérature — qui n'est pas celle des philosophes » et que cette pensée passe par un discours portant « la marque d'une véritable lecture, ouverte au risque, à la surprise, à l'émotion ». Même s'il a été professeur d'université pendant trente ans, Marcotte affirme n'avoir « jamais fait de "recherche", au sens recevable du mot », pour indiquer que la prétention scientifique lui semble incompatible avec la littérature.

L'essayiste explique même son attachement à cette dernière et à la musique classique par l'idée « que l'une et l'autre travaillent, jouent à l'écart de la vérité », conçue comme « définition, fermeture, prison ». Il vit sa foi catholique dans le même esprit. « Lathée est beaucoup plus sûr de lui-même, de ses idées, que peut l'être le croyant, écrit-il. Celui-ci demeure le plus démuné des hommes. Surtout s'il veut — et c'est exigé de lui, j'en suis convaincu — ne pas quitter la raison. »

On trouve donc, chez Marcotte, une brûlante et incessante quête de vérité — celle du sens de la vie, à la fin — qui refuse obstinément de combler les failles de la pensée, les contradictions qui surgissent dans l'aventure, parce qu'elle sait que la vérité s'y trouve aussi. On pense au poème de Saint-Denis Garneau, une référence pour Marcotte : « Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches / Par bonds quitter cette chose pour celle-là / Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux / C'est là sans appui que je me repose ». Nous lisons, dans ces carnets, une prose d'idées de haut vol. Ceux qui cherchent un désennui et refusent de s'engager seraient mieux d'aller voir ailleurs.

Le trouble québécois

Il ne faut pourtant pas croire qu'on ne s'amuse pas un peu dans ces carnets. On trouve du plaisir, en effet, à découvrir les jugements qu'assène, au passage, le lecteur exigeant et souvent ronchon qu'est Marcotte. De l'« écriture ingénieuse » de Margaret Atwood, il note qu'elle « est le contraire même d'un style ». De VLB, il dit qu'il « ne pense pas avec sa tête », mais « avec son chapeau ». Horrifié par la grossièreté de Foglia, « digne de *Le Pen* », injuste envers Jacques Grand'Maison dont il affirme que la « pensée est d'une anémie pernicieuse », sans pitié pour les romans de Gaétan Soucy et pour *La constellation du Lynx* de Louis Hamelin, Marcotte a ses favoris québécois — Jacques Ferron, Jean Le Moine, Fernand Ouellette, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Braut, Robert Melançon et Serge Bouchard — et français — Claudel, Mauriac, Green et Jaccottet —, qu'il encense, tout en notant souvent leurs failles, sans toujours convaincre. Il est vrai qu'un carnet, qui recueille des notes très personnelles, permet ce relâchement de l'argumentation.

Ce qui trouble profondément, chez Marcotte, c'est son rapport à la littérature québécoise. Le critique a consacré toute sa carrière à cette littérature, contribuant même à la faire exister. Pourtant, entre elle et lui, le malaise persiste. Il n'arrive jamais à lui attribuer une valeur évidente. Il se demande si elle ne serait pas, au fond, médiocre, évoque sa relative pauvreté, sa fragilité, parle du Québec comme d'une « petite prison littéraire » et finit par lâcher, en 2011, que « [sa] littérature, au sens fort du mot, demeure la littérature française ».

Comment expliquer cette mésestime, qu'on sent parfois mêlée d'une admiration précaire ? Lucidité ou aliénation ? Comment peut-on, amoureux, vouer sa vie à la littérature québécoise, tenir Pierre Vadeboncoeur pour un grand essayiste et demeurer, comme Marcotte, trudeauiste et camarément hostile au nationalisme québécois ?

En partant, Marcotte nous aura donc laissé de brillantes notes et un troublant mystère.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Il serait grand temps, selon M^{me} Conradi, que le Québec — entre autres — « enlève ses lunettes roses pour réaliser l'ampleur du problème ».

ENTREVUE

« La violence sexuelle est une arme de destruction massive »

Dans un essai percutant, Alexa Conradi appelle à regarder ce que l'on ne voit pas d'emblée

ANNABELLE CAILLOU

Les dénonciations d'inconduite sexuelle s'enchaînent d'un continent à l'autre dans la foulée de l'affaire Harvey Weinstein, portée par le mot-clic #metoo, et des affaires Gilbert Rozon, Éric Salvail et autres Gilles Parent au Québec. Pendant des décennies, des hommes, parfois haut placés, ont ou auraient multiplié les gestes inappropriés envers des femmes sans être sanctionnés.

« La violence sexuelle est une arme de destruction massive des femmes. Une arme à large diffusion. Utilisée par les puissants comme par les faibles. Peu contrôlée par les institutions, tolérée socialement », écrit même l'auteure et ancienne présidente de la Fédération des femmes du Québec, Alexa Conradi, dans son livre *Les angles morts*, en librairie depuis mardi.

À travers les 230 pages de son essai, elle invite les lecteurs à « regarder ce qu'on ne voit pas d'emblée ». Culture du viol, islamophobie, colonisation, agressions sexuelles, exclusion : elle revient sur ces sujets « qu'il faut faire l'effort de regarder ». « La violence sexuelle en particulier est parmi les plus importantes lignes de faille de notre société. »

Le tiers des femmes en seront victimes au moins une fois dans leur vie, rappelle-t-elle, souvent au moment de leur entrée dans la vie adulte, alors qu'elles ont besoin de toute leur confiance pour se construire. « Les agressions sexuelles ont un effet destructeur, on s'en souvient des années plus tard. Et vu que ça se fait à répétition et à grande échelle, je trouve légitime de parler d'arme de destruction massive », affirme M^{me} Conradi, rencontrée par *Le Devoir* lors de son passage à Montréal pour la tournée de son livre.

Mais pourquoi ces femmes n'ont-elles pas porté plainte directement, se demandent certains ? C'est qu'il est parfois plus simple pour les femmes de fermer les yeux que de faire face à la réalité, explique M^{me} Conradi. « Il m'est arrivé de temps à autre, malgré mon engagement féministe, de détourner mon regard lorsqu'il était question de la violence faite aux femmes », confie-t-elle.

Portées par l'idée que l'égalité des sexes est atteinte, qu'elles ont juste à prendre leur courage à deux mains pour foncer, les femmes tombent de haut en réalisant la place que prennent le sexisme

et la violence sexuelle dans leur vie. « C'est lourd à assumer, d'admettre qu'on a ces boulets à porter, car on ne veut pas paraître comme des victimes », explique l'auteure.

Les failles du système

Lorsque les femmes décident de porter plainte, seulement trois agressions sexuelles sur 1000 se soldent par une condamnation, rappelle Alexa Conradi. « Même si des hommes se disent publiquement solidaires des femmes, même si des lois condamnent [l'agression sexuelle], même si des politiques existent pour la contrer, la violence, elle, continue. »

Trop souvent, les femmes ne sont pas prises au sérieux par les corps policiers et le système judiciaire. La preuve en est qu'en moyenne, 20% des plaintes sont jugées non fondées et ne sont pas comptabilisées dans les statistiques, note l'auteure, qui s'appuie sur une recherche du *Globe and Mail* menée en janvier. Mais « dans les faits, seulement 2 à 8% des plaintes sont non fondées ».

Cela n'a rien d'étonnant à ses yeux, alors que les forces de l'ordre font la une des journaux au pays, plongées au cœur d'allégations d'agressions sexuelles. Elle donne l'exemple d'agents de la Sûreté du Québec accusés d'avoir agressé des femmes autochtones à Val-d'Or, ou encore celui des recours collectifs intentés par 20 000 femmes employées de la Gendarmerie royale du Canada victimes de harcèlement sexuel.

« Moi, je n'aurais pas envie d'aller les voir sachant qu'ils ont un sérieux problème de harcèlement sexuel dans leur organisation. Je me demanderais sur qui je vais tomber. S'ils vont me prendre au sérieux. »

Vent de changement ?

Ce fléau touche tous les milieux : économique, universitaire, politique, culturel, ou encore militant. Il serait grand temps, selon M^{me} Conradi, que le Québec — entre autres — « enlève ses lunettes roses pour réaliser l'ampleur du problème » et cesse de tolérer certaines pratiques qui contribuent au maintien de la culture du viol.

« Lorsqu'on s'attaque à la culture du viol, on s'attaque aux fondements de la société. C'est pourquoi la démonter est un processus si difficile. Il y a beaucoup d'intérêts menacés. »

« Prenons l'exemple de Harvey Weinstein : certains étaient au courant, tout un milieu a soutenu

cette culture-là. [...] Remettre en question la culture du viol, c'est faire tomber inévitablement des têtes », ajoute-t-elle.

Les réseaux sociaux, critiqués pour éloigner les individus les uns des autres, ont notamment joué un rôle majeur ces dernières années pour faire éclater la vérité. Avant #moiaussi, le mot-clic #AgressionNonDénoncée avait soulevé une vague de dénonciations d'agressions sexuelles au Canada en 2014, dans la foulée de l'affaire Jian Gomeishi.

« [Les médias sociaux] nous [lient] ensemble. Ça permet la création de réseaux de solidarité. Ça nous donne du courage », dit-elle, se réjouissant de voir ces mouvements se multiplier dans le monde et témoigner du fait que « les femmes ne se laissent pas faire ». « Parfois, on a besoin de lutter pendant 20 ans avant que les choses changent. On parle de plus en plus de la question des agressions sexuelles, et là on arrive à un moment majeur. [...] Je pense qu'on assiste à un changement social. »

Le Devoir

LES ANGLES MORTS PERSPECTIVES SUR LE QUÉBEC ACTUEL

Alexa Conradi
Remue-ménage
Québec, 2017, 230 pages

Pour une éducation sexuelle sociale

Davantage de politiques actives pour combattre les préjugés, la discrimination et le sexisme ambiant sont nécessaires, d'après Alexa Conradi. Et pourquoi ne pas commencer à l'école ? Au lieu de se borner à l'anatomie, les cours d'éducation sexuelle devraient plutôt se réorienter sur les rapports sociaux, les relations amoureuses et amicales, et aborder la sexualité dans la société de façon non sexiste et non hétéronormative, estime-t-elle. « Ça prend des discussions sur le consentement et la déconstruction de la culture du viol, tout ça s'apprend. »

Le Devoir

LES ESPIONS DES LUMIÈRES ACTIONS SECRÈTES ET ESPIONNAGE MILITAIRE AU TEMPS DE LOUIS XV

★★★ 1/2
Stéphane Genêt
Septentrion
Québec, 2017, 520 pages

HISTOIRE

L'espionnage à l'ombre du Siècle des lumières

Stéphane Genêt dresse le portrait-robot de l'agent secret du XVIII^e siècle

DAVE NOËL

Le XVIII^e siècle est infesté d'espions. On les imagine manœuvrant avec élégance dans les salons de Versailles ou de Venise avant de disparaître à la lueur des chandelles par une porte dérobée. La réalité est un peu moins séduisante, nuance l'historien français Stéphane Genêt dans *Les espions des Lumières*, une analyse du « métier d'espion » sous le règne de Louis XV, initialement publiée en 2013 chez Nouveau Monde éditions et réédité cette année chez Septentrion.

Le livre n'est pas un recueil d'aventures à la *Barry Lyndon*, mais une étude sur les rouages de l'information. Genêt y dresse le portrait-robot de l'agent secret, qui n'est souvent qu'un simple paysan envoyé derrière les lignes ennemies en temps de guerre. La fonction n'est pas très prestigieuse. « C'est là toute l'ambiguïté d'une activité nécessaire mais marginale et tout autant méprisée que peu gratifiante. »

Les espions sont rares au sein des réseaux patiemment reconstitués par l'auteur. « Elles sont bavardes quand il faut conserver le secret, peu ins-

truites alors que l'intelligence est une vertu cardinale [...], libertines quand on attend une moralité exemplaire, oisives et superficielles », écrit Genêt en énumérant les préjugés de genre de l'époque.

Le plus souvent, c'est au grand jour que l'espion des Lumières livre les secrets recueillis chez l'adversaire. Ses missives sont codées à l'aide de chiffres remplaçant les mots que l'on doit « déchiffrer » pendant de longues heures. On utilise également la bonne vieille méthode de l'encre invisible qui n'apparaît que lorsqu'elle est approchée d'une flamme ou recouverte d'une poudre spéciale.

Après une ou deux campagnes, l'espion disparaît parfois des documents étudiés par Genêt sans qu'il soit possible de savoir ce qu'il lui est advenu. Le métier d'agent secret n'est pas de tout repos, souligne l'historien. Lorsqu'il est pris la main dans le sac, le malheureux risque la corde.

Stéphane Genêt évite le piège de l'eurocentrisme en élargissant son étude à la Nouvelle-France, où se tient l'un des rares procès pour espionnage du XVIII^e siècle, celui de l'agent Robert Stobo, qui est condamné à mort pour avoir livré aux Britanniques les plans d'un fort français de la

vallée de l'Ohio. La sentence étant suspendue, l'aventurier en profite pour s'échapper des prisons de Québec en 1759, à quelques semaines du siège de la ville par Wolfe. Dans ses mémoires, Stobo prétendra avoir révélé à ce général l'existence du sentier permettant d'atteindre le plateau des plaines d'Abraham. On peut en douter.

La méfiance est de mise lorsque l'on a affaire avec des espions. Genêt évoque à ce sujet le dilemme moral de leurs commanditaires issus de la noblesse des Lumières : « Comment faire confiance aux renseignements colportés par un individu considéré comme immoral, un traître que l'on juge prêt à toutes les bassesses pour assouvir sa vénalité ? »